

précédente en respectant la tradition. J'avais des amis, une famille, un avenir professionnel et tout cela dans une époque de tous les possibles.

Un bébé s'inscrivait comme une évidence.

Ce bonheur changea d'itinéraire, entre la réélection de François Mitterrand en tant que secrétaire du PS et les manifestations des paysans-travailleurs sur le Plateau du Larzac. En juin, mes règles oublièrent de déposer leurs traces habituelles. J'abordai donc ce mois de juillet ensoleillé, ravie d'être en vacances et persuadée que j'aurais une heureuse nouvelle à dévoiler à mon entourage.

Un samedi matin, une violente douleur investit mon ventre me contraignant à convoquer d'urgence notre médecin de famille. Il m'orienta vers la clinique la plus proche de notre appartement. Il supposait qu'il s'agissait d'une fausse-couche. Le chirurgien qui me pratiqua un curetage confirma ce diagnostic.

Je ne sais pas si j'étais triste ! Je me souviens simplement que rentrée à la maison la semaine suivante, j'étais très fatiguée et moralement anesthésiée ! Dans la soirée, de singuliers élancements se manifestèrent dans mon bas-ventre. J'avais même l'impression d'avoir un peu de fièvre !

D'un naturel plutôt optimiste, je m'abstins de divulguer cette information à mes proches et les suivis à la campagne où mes beaux-parents possédaient une résidence secondaire. Pour y étouffer mes souffrances, je me blottis dans les bras de ton papa puis dans ceux de « Morphée ».

Le lendemain, je compris mon erreur, car loin de se dissiper, la douleur s'était intensifiée pendant la nuit. Dans la matinée, au paroxysme de la crise, je voulus crier, mais ma voix sombra en même temps que moi. À demi inconsciente, je balbutiai des explications incohérentes qui convinquirent ton papa d'alerter les secours. Une évacuation vers l'hôpital le plus proche fut décidée.

Je n'ai jamais oublié, malgré les années, le bruit de la sirène dans ce camion de pompiers qui pendant la durée du trajet me vrillait les tympanes et encore moins cette impression d'être enveloppée dans un épais linceul de solitude.

Ce n'est pas la peur panique et le froid, qui s'emparèrent de chaque parcelle de mon corps, qui risquèrent de chasser ces funestes pensées pendant que j'attendais, allongée sur un chariot étroit, dans une pièce sombre, que quelqu'un s'occupe de moi. Nous étions en août, un dimanche, le personnel était débordé ! Non, je n'ai jamais pu oublier !

Le lundi matin, à mon réveil, le soleil confondit les murs blancs de ma chambre avec une toile du peintre Pablo Picasso. Il y décalqua en quelques éclaboussures le mot « VIVANTE » sur toutes les parois. J'étais seule à voir ce chef-d'œuvre. Plus tard, cette vision favorisa ma propension à m'orienter vers le beau et le positif. Mon passage de la mort à la vie fut l'élément qui bouleversa ma façon de percevoir les choses. Je pris dès lors, la mesure de la solitude qu'allait être la mienne, car je ne pouvais pas faire partager mon ressenti. Personne n'aurait compris. Mon extrême jeunesse me desservait.

Pour en revenir à ce mois d'août 1973, la vue de mon ventre divisé en deux parties par un sillon d'un centimètre, du nombril au sexe, aurait dû me désespérer. Il n'en fut rien !

J'avais fait une grossesse extra-utérine avec éclatement d'une trompe et hémorragie interne. Un intrus avait préféré se loger dans la trompe droite, ignorant que dans l'utérus, il aurait eu plus de chances de s'y étaler. J'appris que seule la trompe gauche fonctionnait et qu'il fallait vérifier l'état de mes deux ovaires.

Lors de mon inutile curetage en juillet, personne n'avait décelé la présence de cet ovule au mauvais endroit. J'aurais pu tenter un procès au chirurgien. Non seulement il avait fait un diagnostic erroné, mais en plus il m'avait « charcuté ». J'aurais pu ! J'aurais dû le faire ! Mais je ne le fis pas, car j'étais jeune, insouciante, mais surtout ignorante !

Ces événements ne racontaient rien de positif pour mon avenir de mère. Je le décelai dans la brièveté des réponses et dans les attitudes gênées de mes interlocuteurs médicaux.

Mais le mot « résignation » était, déjà en 1973, banni de mon vocabulaire. Je voulais des précisions sur le « POURQUOI » de cette catastrophe qui venait de briser tous mes rêves.

Mon premier objectif fut de dénicher un bon gynécologue. Spécialiste de la stérilité, il prétendit que mes chances de tomber enceinte étaient pratiquement nulles. À l'époque, une femme sur mille faisait une grossesse extra-utérine. Plus préoccupé à rentabiliser son temps de consultation qu'à élargir le champ de ses éventuelles aptitudes en psychologie, il négligea le fait que de tels discours pouvaient agacer, décourager, déprimer certaines patientes. D'ailleurs, je lui ôtai le choix de m'attribuer un second rendez-vous !

Je m'enquis d'un autre gynécologue, cette fois du sexe féminin. Convaincue qu'elle m'expliquerait les particularités de cette grossesse extra-utérine et me ferait peut-être l'aumône de son empathie ! Mais, elle éluda toutes mes questions et dédaigna même les paroles de réconfort après lesquelles je galopais.

Je me tournai donc vers l'hôpital où officiait un professeur distingué, un peu par hasard, dans la liste des noms qui me fut proposée.

J'eus droit à des prises de sang, des analyses et, bien sûr de régulières consultations gynécologiques, devant un parterre de jeunes internes.

Pour moi, les notions de honte perdirent rapidement leur sens.

Dans ma tête, ils étaient « les médecins » et moi la « patiente ». Sans le vouloir, je m'épargnai bien des gênes et des pudeurs injustifiées. D'ailleurs, quand cessèrent nos rendez-vous médicaux, j'enterrai ces sentiments sous le mémorial de mes souvenirs avec une telle énergie que j'en effaçai toutes les empreintes, m'interdisant ainsi la possibilité de les ressusciter un jour.

S'établissaient au fil des mois puis des années, des diagnostics de plus en plus accablants.

Me fut confirmé le fait qu'une trompe travaillait pour les deux ovaires.

Mais ces deux derniers organes étant malades, seuls des médicaments pouvaient les faire ovuler. Pour comble de malchance, les taux affichés par les bilans hormonaux étaient anormalement bas. Des traitements, là aussi, devaient être ordonnés.

Ces visites à l'hôpital me pesaient tant sur le plan psychologique que sur le plan physique. J'étais lasse d'être vue comme un cas à étudier et non comme un cas pour lequel une solution serait trouvée.

1974 – 1975 – 1976

Pendant toutes ces années, le monde enregistra en vrac de petits et grands bouleversements.

Parmi eux, il y eut l'expulsion d'URSS de l'écrivain Alexandre Soljenitsyne. Le 2 avril 1974, la mort de notre Président de la République, Georges Pompidou et celle de l'écrivain Marcel Pagnol en date du 18 avril enterrèrent une époque. Le 19 mai, c'est le Président Giscard d'Estaing qui succéda à Georges Pompidou. Avec lui, l'Assemblée nationale vota l'abaissement à 18 ans de la majorité. Cette même année décédèrent l'humoriste Francis Blanche et l'auteur dramatique Marcel Achard ainsi que beaucoup d'autres personnalités. La démission du Président américain Richard Nixon en passa presque inaperçue.

Le 10 janvier 1975, je me cultivai en écoutant la première émission d'*Apostrophes* avec Bernard Pivot. C'était un excellent moyen de m'extraire d'un pesant univers médical qui s'imposait tous les mois dans ma vie.

Un événement révolutionna l'avenir des femmes. En effet, le 17 janvier 1975, fut votée la loi sur l'interruption volontaire de grossesse, promulguée par Simone Veil.

Beaucoup de gens connus moururent cette année-là. Parmi eux, comptèrent le chansonnier Pierre Dac, l'écrivain-historien Romain Aron, l'acteur Michel Simon et l'écrivain-cinéaste italien Pasolini.

La société française poursuivait son évolution. Une loi autorisait le divorce par consentement mutuel.

L'année 1976 établit elle aussi sa liste de disparus avec la romancière Agatha Christie, le chanteur noir américain Paul Robeson, l'acteur Jean Gabin, le romancier et l'homme politique André Malraux, le peintre Max Ernst, des écrivains comme Henri Bosco, Paul Morand et Raymond Queneau.

Pour affronter mes angoisses, mes peurs, mes doutes, ma culpabilité, je m'appuyais sur ton papa, sur notre entourage, sur mon travail et enfin sur l'art.

Pour la petite histoire, c'est le 19 mai que fut lancé le loto national et pour la grande histoire que le 2 novembre Jimmy Carter fut élu Président des États-Unis.

À l'hôpital, percevant mon désarroi, un des professeurs qui me suivait régulièrement entreprit de vérifier le bon fonctionnement de ma trompe gauche. Il procéda donc à une hystéroggraphie. Cet examen de radiologie permettait de visualiser l'utérus ainsi que son col et les trompes de Fallope.

Il revenait à introduire dans le col de l'utérus une canule ou un cathéter à ballonnet, servant à injecter un produit liquide radio opaque, et à pratiquer des clichés radiologiques pendant l'injection de ce liquide.

Il fut décelé la présence d'adhérences qui obstruaient l'entrée de mon unique trompe.

Une coelioscopie authentifia ce verdict. Cette opération réalisée sous anesthésie générale tendait à observer l'intérieur de l'abdomen et en particulier les organes génitaux (utérus, ovaires, trompes) à l'aide d'un appareil d'optique de quelques millimètres de diamètre enfoncé par de petites incisions au niveau du nombril.

Afin d'enlever les adhérences, le professeur me proposa de pratiquer une « plastie tubaire », intervention chirurgicale qui dans un premier temps rendrait à ma trompe sa perméabilité.

Avant l'opération, plusieurs examens étaient nécessaires afin d'évaluer les lésions tubaires, leur diagnostic, leur topographie et leur évolutivité. D'autres tests devraient être également réalisés en matière d'infection, de sérologie et de prélèvements bactériologiques. Le partenaire devait lui aussi engager une recherche d'infection.

La chirurgie des trompes devait respecter l'anatomie de la trompe rescapée et causer le moins de traumatisme possible. Il fallait me rouvrir du nombril au sexe comme en 1973. Le chirurgien compara cette « plastie tubaire » à une césarienne, mais sans l'enfant.

La lourdeur de cette intervention pouvait réveiller les dommages de la précédente, je me gratifiai donc d'une courte réflexion avant de consulter ton papa puis mon employeur. Ce dernier, malgré mes fréquents arrêts de travail, consentit à ce congé qui lui était brutalement imposé. Il aurait pu refuser ou m'en tenir rigueur. Je n'étais pas fonctionnaire. En 1976, dans une petite entreprise, une personne absente devait être remplacée. J'occupais ce poste depuis quatre ans et c'était ma seconde longue interruption. Cependant, père de quatre enfants, non seulement il approuva ma décision, mais il chassa par ses propos encourageants un sentiment de culpabilité récurrent.

Quant à ton papa, il suivit au plus près ce qui était notre combat et m'apporta son soutien moral à défaut de pouvoir m'accompagner à mes rendez-vous médicaux. Pas une seule fois, il ne me reprocha ma stérilité ! Il veilla constamment sur mon bien-être. Son métier pour lequel il se passionnait lui évita de s'apitoyer sur son sort. Face à ce drame, nous étions particulièrement soudés. C'était essentiel ! Car je crois que sans son appui, je n'aurais jamais eu le courage d'entamer ce parcours !

Galvanisée par ces deux soutiens, je livrai sans hésiter ma confiance et mon corps à ce praticien pour qu'il m'opère et élimine ce qui freinait la réalisation de notre rêve le plus cher.

L'acte chirurgical se déroula dans les meilleures conditions. Trois semaines plus tard, je reprenais mes fonctions. Sur les conseils de l'équipe médicale, je reconstruisis ma paroi abdominale malmenée par cette plastie tubaire. Pour y parvenir, je fréquentai assidûment le cabinet d'un kinésithérapeute proche de mon entreprise.

Le plus douloureux pour moi fut de fantasmer tous les mois sur ce bébé né de mes espoirs les plus fous puis de l'expulser à l'arrivée de mes règles. D'ailleurs, au fil des jours, mes pensées valsèrent du positif au négatif avec de moins en moins de désinvolture. Je n'admettais pas cette malédiction qui me condamnait à gommer de l'ardoise de ma vie mon rêve de fonder une famille !

Ce bébé, je l'avais même surnommé « Désiré ». Pour moi, il était devenu un gage d'amour d'une valeur inestimable, que j'ambitionnais d'offrir en priorité à ton papa puis à nos familles.

Cette simple phrase résumait, à elle seule, le prix exorbitant que j'étais disposée à payer pour enfanter. Elle traduisait aussi ma détermination et mes motivations. Je la vivais presque comme une réparation, car dans ma tête, une immense culpabilité s'était insidieusement enracinée.

Il faut savoir qu'à mon époque, dans certaines familles, il était primordial pour une femme d'avoir des enfants et si possible de mettre au monde un héritier.

Je dissimulai à tous combien le moindre mot sur l'infertilité me blessait, que les naissances me bouleversaient, que le rituel de la fête des Mères me torturait ainsi que celui des fêtes de Noël.

Que dire à des gens qui nous répétaient que nous avions de la chance de ne pas avoir d'enfant ? Certains nous démontraient en relatant leurs mésaventures que notre liberté d'action serait supprimée. D'autres nous établissaient une longue liste des ennuis qu'allait nous causer la naissance d'un bébé.

Je t'épargne, ma ZAZA, les déclarations de toutes ces femmes qui étaient fertiles presque avant d'avoir copulé ! J'avais même droit en prime à une leçon de choses au cas où nous aurions ignoré comment faire les travaux pratiques !

Face à ce déferlement de phrases plus blessantes les unes que les autres, je me travestissais en clown pour embellir cette tragédie en comédie burlesque. L'habit que j'emportais à la maison, loin des regards, était trempé des pleurs que ces paroles me faisaient verser, la nuit quand ton papa dormait. Ce fut l'élément déclencheur d'une insomnie qui devint par la suite chronique.

Avec le recul, je me demande si tous ces gens qui me bombardaient de ces insipides discours mesuraient la teneur de leurs propos. En fait, ils m'offraient le visage de parents déçus par leur statut familial, mais qui n'osaient pas se l'avouer. Mais peut-être étaient-ils tout simplement stupides ?

Basculer du clown triste au clown gai fit fondre ma belle humeur légendaire et mes kilos.

D'autant que les résultats n'évoluaient pas malgré cette plastie tubaire. Je m'obstinais. Encouragée par ton papa, je changeais souvent de gynécologue.

Notre entourage nous conseillait maladroitement d'arrêter. Il ne m'épargna pas non plus les dérapages verbaux.

Une anecdote me revient à l'esprit.

Une personne, notamment, m'avait dévoilé, sous le couvert d'une prétendue complicité, qu'elle était enceinte d'un mois, mais qu'elle avorterait. Elle avait déjà deux filles et son mari refusait une autre naissance. Je crois que ce fut surtout la légèreté du ton qui fractura mon cœur avec une violence inouïe. Elle m'avait lâché : « tu ne devineras jamais ce qu'il m'arrive ! Je suis enceinte, mais je ne vais pas le garder ! » Sa voix résonna longtemps dans ma tête !

C'était son choix et il n'était pas question pour moi de le critiquer. Au fait de mes efforts désespérés pour donner la vie, elle aurait pu au moins s'abstenir de me lancer qu'elle envisageait

d'en détruire une ! Son discours m'édifia sur cette bêtise qui tue. Curieusement, cet incident me contraignit à réagir. Nous avons tous le pouvoir, en bon artisan, de façonner notre propre monde intérieur pour l'habiter soit en toute quiétude ou au contraire en y recueillant l'infortune. Ceci démontre que parfois le négatif peut être broyé par le positif et non l'inverse !

Pour poursuivre cette aventure, il fallait être deux certes, mais deux personnes solides psychologiquement ! Je m'abstins donc de relater ce douloureux incident à ton papa. Il ne l'apprit que quelques années plus tard.

1977

Je changeai d'employeur. Grisé par des débuts prometteurs, mon patron n'avait pas su prendre les bonnes décisions quand son chiffre d'affaires avait chuté. Consciente que sa société allait déposer le bilan, je partis en quête de nouvelles orientations professionnelles.

Je n'accordai qu'une faible importance à la politique de notre pays. Par contre, ma mémoire enregistra les décès de quelques personnages célèbres tels que le cinéaste Henri-Georges Clouzot, le poète Jacques Prévert, le réalisateur italien Roberto Rossellini, l'écrivain Vladimir Nabokov, l'acteur et chanteur américain Elvis Presley, l'écrivain-moraliste-biologiste Jean Rostand, la cantatrice Maria Callas, le scénariste de bande dessinée René Goscinny et le grand acteur Charlie Chaplin.

La lecture, la musique et le cinéma étaient les bases de mon équilibre. Ces disciplines m'aidaient à supporter la complexité de ma réalité médicale.

Les mois s'empilèrent pour construire une année puis le début d'une autre. Ma vie se partageait entre mon foyer, mon travail et mes traitements pour l'infertilité, mais sans aucun élément positif à l'horizon.